



Ci-dessus : au café d'Appoigny, à gauche, les époux Guyolot. En pleine occupation, la famille a pris de gros risques. Alors que le café était fréquenté par de nombreux Allemands, les petits Saragoussi n'ont jamais été dénoncés.

À gauche : en 1943, devant l'auberge d'Appoigny qui portait le nom symbolique de « l'Étoile ». On reconnaît, de gauche à droite, Elisa Caron, qui a arraché à la rafle les petits Saragoussi, et son époux Lucien, ouvrier dans l'édition. À côté d'eux, Raymond Guyolot et sa femme Lucienne, la sœur de Lucien Caron, qui a accueilli les deux petits à Appoigny. (Les enfants assis sur l'escalier ne sont pas les petits Saragoussi.)

MÉMOIRE / Lionel Girard médaillé des Justes pour les siens

Sauvés à Paris, cachés à Appoigny

1942, Paris. Elisa Caron arrache deux petits d'une rafle, avec l'aide d'un policier inconnu. Lionel Girard a reçu la médaille des Justes pour celle qui a sauvé les enfants, cachés à Appoigny.

NOUS avons été pris le 5 novembre 1942, mes parents, ma sœur et moi, à Paris, au 11, rue des Islettes, où nous habitions. C'était le soir, vers 11 heures. Deux policiers français en uniforme, accompagnés d'un troisième en civil. En fait, ils venaient arrêter mon père, juif grec engagé volontaire dans un régiment "étrangers" de l'armée française en 1940. Mon père tenait la France en haute estime, et il s'était engagé pour la défendre et combattre le nazisme...

Ainsi commence le récit de Pierre Saragoussi, dans la Force du bien, de Marek Halter*. La famille Saragoussi, voisine, au quartier de la Goutte-d'Or, des grands-parents Caron de Lionel Girard, est arrêtée, avec Eddy, 8 ans, et Pierre, 5 ans seulement. Ils ont aujourd'hui 68 et 65 ans. « Ils font depuis toujours partie de ma famille. Je n'ai appris qu'à 12 ans et demi que ce n'étaient pas mes vrais cousins », explique Lionel Girard.

Grâce à une stupéfiante chaîne de solidarité - la grand-mère de Lionel qui se bat pieds et poings pour les arracher de la rafle, un policier courageux et resté anonyme qui, au milieu de la nuit, va l'y aider, puis une grand-tante, Lucienne Guyolot, qui les recueillera au café d'Appoigny -, les petits Saragoussi sont des rescapés des rafles de 1942.

À titre posthume, Lionel Girard et sa tante maternelle ont reçu, à la mairie de Paris, la médaille des Justes pour Elisa Caron. Comme celui de Lucienne Guyolot, sa belle-sœur, qui tenait avec son mari l'au-



Le 6 juin dernier, à la mairie de Paris, Lionel Girard, professeur à Tonnerre et artiste plasticien (à gauche), a reçu des mains de l'ambassadeur d'Israël la médaille des Justes pour sa grand-mère, Elisa, à titre posthume. On aperçoit Pierre Saragoussi, aujourd'hui chargé par les différents gouvernements de retrouver les biens dont ont été spoliés les juifs passés à Drancy.

risques énormes, la première à Paris, la seconde à Appoigny.

Dans un témoignage daté du 25 novembre 2000, la maman de Lionel, Lucette Caron, fille d'Elisa, raconte : « A la déclaration de la guerre, ma sœur et moi demeurions 11, rue des Islettes, au deuxième étage. Mon père fut rappelé sous les drapeaux et fait prisonnier en 1940... Au premier étage, vivait un jeune couple avec leurs deux enfants, avec lesquels nous avons tissé des liens d'amitié depuis plusieurs années. Mais en ce jour du 5 novembre, tout a basculé pour cette famille... En attendant les pleurs de détresse, ma mère est descendue au premier pour savoir ce qui se passait. Monsieur et madame Saragoussi l'ont mise au courant de leur situation, en lui demandant se s'occuper des deux petits, mais, hélas, ces délégués de la

résistance icaumaise. Il était instituteur à Noyers, père de plusieurs enfants déjà, lorsqu'il a été fusillé dans la région, à Moulins-en-Tonnerrie.

cher, puis il nous a longuement regardés, ma sœur et moi, raconte Pierre Saragoussi. Le policier, peut-être ému par les réactions de mes parents, a pris leurs papiers, puis il a annoncé : "Couple Saragoussi : juifs sans enfants..." Je m'en souviens bien. Il a dit : "sans enfants".

Paris trop dangereux

Pierre et Eddy ne reverront pas leurs parents, conduits à Drancy.

« Au milieu de la nuit, le policier s'est rendu chez ma grand-mère, explique Lionel. Il lui a dit : "Si vous voulez prendre les enfants, je les ai mis à l'abri". »

Elisa Caron les ramène chez elle, se rend vite compte que Paris est trop dangereux pour continuer de les cacher, prévient sa belle-sœur, à Appoigny. Lionel : « Ma grand-tante Guyolot tenait un café-restaurant qui se nommait, d'ailleurs, "l'Étoile".

Elle est allée chercher les deux enfants en train et les a ramenés, un dans chaque main, comme si c'était les siens. Pour mieux les protéger, elle les a même fait baptiser. Elle disait que c'étaient ses neveux ».

Pourtant, Lucienne prend de gros risques, en pleine occupation. Elle vit un attachement charnel pour ces enfants, alors que, à la même période, son fils, marin, disparaît en mer. « Le café était très fréquenté par les Allemands, explique Lionel. Un jour, un officier allemand a trouvé dans ses parents. » Autre moment où tout a failli basculer. « L'officier a dit à ma tante Lucienne : "Ah ! juifs", puis : "C'est humain, c'est humain". »

À Appoigny, les petits Saragoussi ne seront pas dénoncés. Lucienne a reçu le première la médaille des Justes, voici une dizaine d'années. « Elle a planté son arbre à Yad Vashem », explique Lionel.

La maman de Lionel Girard devait la recevoir pour sa propre mère, Elisa, à titre posthume. Mais elle est décédée récemment. C'est donc Lionel et sa tante Gisèle qui ont reçu, le 6 juin, la médaille des Justes pour Elisa à titre posthume, des mains d'Élie Barnavi, ambassadeur d'Israël. « Le juin 1942, rappelle Lionel, Vichy annonçait le port de l'étoile jaune obligatoire pour les juifs dès le lendemain. »

N.-J. E.

* Marek Halter, la Force du bien, aux Éditions Robert Laffont.

Une famille de Justes et de Résistants

« Je crois que la plus belle récompense que tu offres à la mémoire de ces femmes de ma famille, celle qui doit être leur monter jusqu'à leur âme

permis à vos parents de mourir avec l'espoir de vous savoir vivants. » C'est en ces termes que Lionel Girard écrivait, le 6 novembre 2000, à son cousin d'adoption, Pierre Saragoussi. res-

